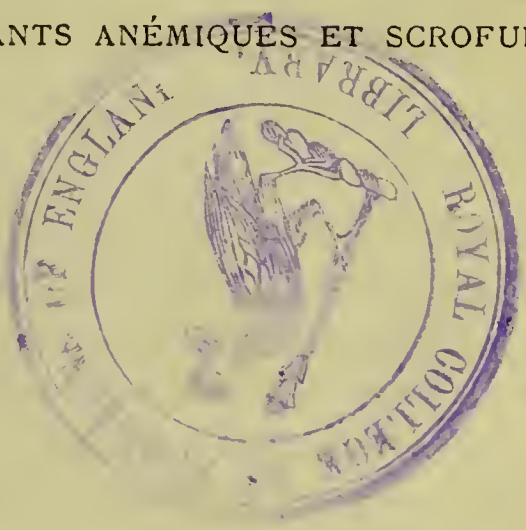
LES BAINS DE MER EN HIVER

A CANNES

POUR LES ENFANTS ANÉMIQUES ET SCROFULEUX



DU MÊME AUTEUR :

Climatologie des Stations Hivernales du Midi de la France (Pau, Amélie-les-Bains, Hyères Cannes, Nice, Menton). Un vol. in-8°..... 3 fr.

Conditions Sanitaires des Armées pendant les grandes Guerres Cantemporaines. Brochure in-8°..... 1 »

Les Institutions Médicales aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, rapport présenté à Son Exc. le Ministre de l'Instruction Publique. Un vol. in-8°..... 3 »

Cannes und sein Klima. Un vol. in-12..... 2 »

Sketch on Cannes and its Climate, 2me édition. Un vol. in-12..... 2 50

Notes Météorologiques. Brochure in-8°..... 0 50

Impressions de Voyage d'un Médecin (Londres, Stockolm, Pétersbourg, Moscou, Nijni, Méran, Vienne, Odessa). Brochure in-8°..... 1 50

Impressions de Voyage d'un Médecin (Le Congrès médical de Londres, le système de Lister). Brochure in-8°..... 1 »

Cannes et son Climat. Accompagné d'une Vue gravée sur bois, d'un Plan topographique et de six tableaux Météorologiques gravés sur pierre. Troisième édition. Un vol. in-12 relié..... 5 »

LES

BAINS DE MER EN HIVER

A CANNES

POUR LES ENFANTS

LE CONGRÈS DE COPENHAGUE

LES INSANITÉS DES QUARANTAINES

PAR

LE Dr DE VALCOURT

Docteur en Médecine et Licencié en Droit des Facultés de Paris
Officier d'Académie
Membre de la Société de Médecine légale, de la Société d'Hygiène publique
et de la Société Médicale d'Emulation de Paris
de l'Académie de Médecine de Suède
des " College of Physicians " de Londres et de Philadelphie
des Sociétés de Reims, Chambéry, Odessa, etc.
de la Commission Météorologique des Alpes-Maritimes
Médecin
de l'Hôpital Maritime pour les Enfants (Fondation Dollfus) et de l'Hôpital Civil
DE CANNES

PARIS
LIBRAIRIE ADRIEN DELAHAYE ET LECROSNIER
Place de l'Ecole de Médecine

1885

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES MÉDICALES

SESSION DE COPENHAGUE

Section de Pediatrie

LES BAINS DE MER EN HIVER

A CANNES

POUR LES ENFANTS ANÉMIQUES ET SCROFULEUX

L'hôpital maritime pour les enfants a été fondé à Cannes en 1881 par le vénérable M. Jean Dollfus ancien maire de Mulhouse.

Il est destiné à recevoir des enfants atteints de coxalgie, mal de Pott, scoliose, abcès froids, ostéite, etc. et quelques convalescents, choisis à Paris, Mulhouse et Genève dans le but de restaurer leur constitution par le séjour pendant l'hiver sur le littoral méditerranéen, grâce à l'action du soleil, de la lumière et des bains de mer.

Les résultats obtenus ont été si remarquables

que, malgré la date récente de la création de cet hôpital maritime, il m'a semblé, ainsi qu'à mon collègue le Dr Bourcart, opportun d'appeller l'attention du corps médical sur les avantages du séjour au bord de la Méditerranée, pour les enfants chétifs ou scrofuleux, principalement en ce qui concerne l'application des bains de mer pendant l'hiver.

Les enfants séjournent à l'hôpital du premier octobre au commencement de juin ; l'établissement est fermé de juin à fin septembre, la saison d'été étant trop chaude, la température de la mer trop élevée et les diarrhées fréquentes pendant les mois caniculaires. Les bains de mer sont donnés aux enfants dès leur arrivée jusque vers la fin de novembre ou commencement de décembre. Ils sont interrompus pendant la période la plus rigoureuse de l'hiver, pour être repris en mars. La température de la mer en janvier et en février ne descend pas au-dessous de 12 degrés ; l'eau serait assez chaude pour les bains, si on n'avait pas à craindre un manque de réaction par insuffisance de température de l'air. En automne et au printemps, la mer est de 16 à 22 degrés, et la température atmosphérique est presque la même que celle de l'eau dans le milieu de la journée. Quant aux rayons solaires, ils indiquent au thermomètre (modèle de l'actinomè-

tre) de 40 à 50 degrés, or cette puissance calorifique du soleil aide puissamment à la réaction après le bain.

En général, un point important à vérifier, est : Comment se fait la réaction? si l'enfant a chaud après son bain, il continue les jours suivants ; si la réaction n'est pas obtenue franchement, il vaut mieux suspendre la cure provisoirement, quitte à essayer de nouveau un peu plus tard. Dans la grande majorité des cas, la réaction est prompte, nos malades aiment leurs bains ; quelques-uns pleurent la première fois, mais ils s'habituent bien vite en voyant leurs petits camarades s'ébattre dans l'eau. Quand, par suite de mauvais temps, nous interrompons les bains, les enfants eux-mêmes nous demandent à recommencer dès qu'ils espèrent avoir notre consentement.

Les bains doivent être très courts, de deux à dix minutes, suivant les cas et suivant la saison ; c'est de l'hydrothérapie marine et non un séjour dans la mer que nous recommandons.

Pour quelques-uns il vaut mieux ordonner les bains tous les deux jours seulement, si on remarque trop d'excitation générale, ou si l'état des plaies l'indique. La suppuration même très abondante n'est pas une contre-indication, comme on pourrait le croire, même si les malades portent des drains

plongeant profondément dans les trajets fistuleux. L'eau de mer augmente quelquefois la suppuration au début, mais l'influence tonique des bains modifie promptement la constitution des petits scrofuleux, or la suppuration dépend non seulement des lésions locales, mais surtout de la diathèse scrofuleuse qui entretient et perpétue le mal. C'est donc en améliorant l'état général qu'on obtient la suppression de la suppuration, sans négliger toutefois le traitement chirurgical. Etant grand partisan de la méthode du Dr Sayre de New-York pour le traitement de la scoliose et de la coxalgie, nous faisons porter des bandages amovo-inamovibles, à plusieurs de nos enfants Ces appareils placés avec le système extensif du chirurgien américain, sont silicatés ou plâtrés. Ils sont fendus dans toute leur longueur et munis d'œillets, de façon à être facilement retirés pour les bains et replacés immédiatement après. C'est là une complication assez sérieuse pour le service ; mais grâce au dévouement et à l'habileté de la directrice de l'établissement et de ses aides, cela n'offre aucun inconvenient et les enfants se trouvent fort bien d'être, pendant quelques instants, sortis de leurs appareils.

J'ajouterai que, dans certains cas, un pansement provisoire est appliqué sur les plaies pour les abriter contre l'action trop directe de l'eau salée et qu'au

sortir du bain le bord de ces plaies est lavé à l'eau douce. Ces précautions sont exceptionnelles, car généralement, l'eau de mer n'exerce pas de fâcheux effets locaux sur les plaies, au contraire cette excitation peut leur être salutaire, comme nous l'avons déjà dit plus haut.

Les bains sont proscrits pendant la période de contracture des coxalgiques et généralement pendant la formation des collections purulentes ou pendant les périodes fébriles.

En examinant les feuilles d'observations des enfants traités par les bains de mer jusqu'à ce jour à l'hôpital de Cannes, nous pouvons dire que ces bains ont été favorables à tous nos petits malades. Je ne parle pas ici de trois enfants qui, présentant des symptômes de méningite, n'auraient pas dû nous être envoyés ; aussi ne leur avons-nous pas laissé prendre un seul bain de mer. Quant aux autres enfants, ils ont pris en moyenne, 25 à 30 bains en automne, et 40 à 50 au printemps; total 75 bains environ.

J'ajouterai que toutes les fenêtres de l'hôpital sont ouvertes dans la journée et que la santé générale des enfants est excellente, ils ne contractent pas de bronchites au plein air.

Dans la clientèle privée, nous recommandons comme complément de la cure pour les enfants

chétifs ou scrofuleux, les promenades sur mer, et nos petits malades vont souvent passer une partie de leurs journées dans les magnifiques bois de pins des îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, en face de Cannes.

APPENDICE

Nous n'avons pas eu a nous occuper dans cette notice, des enfants atteints de phthisie pulmonaire ; car les bains dans la mer ne leur conviennent pas. Le séjour dans le Midi leur est néanmoins très-utile, car l'absence des brouillards, la douceur du climat et surtout la lumière et la chaleur du soleil, sont autant d'éléments favorables à leur guérison.

De plus, au moment où l'on parle tant de phthisie bacillaire, n'est-il pas à propos de faire remarquer que la possibilité, pendant l'hiver, d'ouvrir largement les fenêtres chaque jour, d'aérer les appartements et de sortir souvent les malades au grand air, sont des conditions hygiéniques très importantes à considérer, tant pour les phthisiques eux-mêmes que pour leurs familles et pour tous ceux qui les entourent?

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UN MÉDECIN

LE CONGRÈS PÉRIODIQUE INTERNATIONAL
DES SCIENCES MÉDICALES

Huitième session (1884) — Copenhague

A M. DE RANSE, rédacteur en chef de la *Gazette Médicale de Paris.*

17 août 1884, à bord du steamer *Oscar Dickson*, entre Gothembourg et Christiania.

« Monsieur le rédacteur et cher confrère,

« La *Gazette Médicale* a donné bon accueil, il y a plusieurs années, à quelques pages écrites de Suède, de Russie et d'Angleterre dans lesquelles j'ai, le premier, exposé dans un journal français l'organisation de la maternité de Stockolm, le système orthopédique de Sayre et la méthode antiseptique de Lister.

« Une semaine à Copenhague, à propos de la huitième session du congrès international de médecine, me laisse une impression si agréable que, reprenant cette série si longtemps interrompue, je viens vous demander de raconter ici non les séances

de la session (les lecteurs de la *Gazette* ont été tenus au courant par une plume plus autorisée que la mienne), mais seulement la physionomie générale du congrès et quelques incidents de voyage.

« La plupart des médecins français ont gagné Copenhague par Cologne, ce qui de Paris était la voie la plus directe. Ayant dû m'arrêter à Londres, j'ai choisi un autre itinéraire et passé par Quinsboro, petit port sur la Tamise, près de Sheerness, d'où de magnifiques steamers hollandais partent chaque soir pour Flessingue ou Flushing, d'après l'orthographe anglaise. De Flushing, un train express prend une longue et monotone journée pour atteindre Hambourg, une des plus belles villes de l'Allemagne, la cité la plus commerçante du Nord. En quittant Hambourg le même soir, on s'embarque à minuit à Kiel sur un vapeur danois des plus coquets pour Konsor et enfin on traverse en chemin de fer l'île de Zeeland de l'ouest à l'est pour atteindre Copenhague.

« La durée totale du voyage, soit de Londres, soit de Paris à Copenhague, est de trente-huit heures. La longueur du trajet n'avait pas trop effrayé les médecins français, qui sont venus au nombre de cent dix-huit. On comptait parmi les membres présents au congrès : 450 Danois, 150 Suédois, 120 Anglais, 64 Américains, 234 Allemands, 35 Autri-

chiens et 569 médecins appartenant aux autres nationalités.

« La séance d'ouverture, fixée au dimanche 10 août 1884, a été présidée par le professeur Panum, lequel a prononcé dans la langue française le discours d'ouverture, en présence du roi et de la reine de Danemark, du roi et de la reine de Grèce et de la famille royale.

« J'ai préféré la langue française, a dit le docteur Panum, parce qu'elle aura sans doute plus de chance d'être comprise par tout le monde, parce qu'elle divise le moins, parce qu'elle est reconnue dans notre pays comme la langue la plus courtoise et enfin parce que dans la plupart des congrès elle a été choisie de préférence pour la langue officielle. »

« Dans toutes les sections, les Danois et autres Scandinaves se sont presque constamment exprimés en français. Je me suis laissé dire que quelques-uns avaient l'hiver dernier pris des leçons et étudié pour se fortifier dans la pratique de notre langue ; nous devons leur en savoir gré. Naturellement les Allemands, les Anglais et les Américains ont parlé dans leurs idiomes respectifs, mais la majorité des communications a été, je crois, donnée en français. Notre langue est-elle la plus courtoise ? Ce n'est pas à nous à le dire ; mais ce qui est certain, c'est

que, comme courtoisie, les Danois sont nos maîtres. La libéralité de leurs réceptions, la grâce et l'amabilité de leur accueil a été telle, que nous partons tous confus et charmés.

« La journée de dimanche s'est terminée par un grand dîner offert par le président Panum, dans les salons du plus grand hôtel, aux délégués et aux principaux médecins étrangers. Inutile de dire que les toasts ont été nombreux. L'usage en Danemark est de porter le premier toast après le rôti, et dans les grandes occasions les toasts se succèdent après chaque plat. Cela prend moins de temps et laisse le loisir de respirer, de digérer presque et de réfléchir entre deux ; je préfère cela à l'usage anglais qui consiste à faire défiler toute la série des orateurs à la suite et sans repos.

« Le lundi et les jours suivants, sauf le mercredi, les sections ont été réunies de dix heures à midi et de une heure à trois. Tous les membres du congrès étaient invités à luncher sous des tentes, de midi à une heure. Un très grand nombre étaient en outre hébergés par les notables de Copenhague, médecins ou non, enfin des réceptions et invitations étaient offertes chaque soir. Il est donc certain que chacun de nous est parti avec une dette de reconnaissance qui ne se peut oublier.

« De trois heures et demie à cinq heures avait lieu

une séance générale ; la première, celle de lundi, avait pour orateur notre illustre compatriote M. Pasteur, qui a parlé devant une salle comble et a terminé au milieu des applaudissements. Les orateurs des jours suivants ont été les professeurs Tommaso Crudeli, Verneuil, Virchow, sir William Gull et le professeur Panum.

« Parmi les savants non scandinaves venus au congrès, citons de l'Angleterre : sir James Paget, sir W. Acland, sir J. Spencer Wells, Erichsen, Marshall, Priestley, Morell Mackensie ; de l'Amérique : Billings, Austin Flint, Sayre, Jacobi, Noyes ; de la France : Chauveau, Ollier, Verneuil, Trélat, Nicaise, Pozzi, Jaccoud, Cornil, Lépine, Bouchard, Grancher, Legroux, Ed. Mayer, Gayet, Vallin, Kœberlé ; de l'Allemagne : Kœlliker, Volkmann, Esmarch, His, Liebreich, Liebermeister Munk, Doutrepont ; de l'Autriche : Schnitzler, Kaposi : de la Hollande : Tilanus, Rosenstein, Engelmann ; de la Russie : Reyber, Rauchfuss, Ethnger, Poehl ; de l'Italie : Crudeli, Bottini ; de la Belgique : Crocq, Bayer, Dutrieux ; de la Suisse : Prévost, Barde, Meyer, Kollmann, Cordes. L'Espagne brillait par son absence.

« Ce n'est point ici qu'il faut parler des communications nombreuses et souvent intéressantes, originales même, données dans la section ; les lecteurs

de la *Gazette Médicale* les connaissent par les comptes rendus de notre distingué confrère, le docteur Redard.

« Le mercredi, congé général ; le comité du congrès invite tous les membres à une excursion à Elseneur : traversée magnifique sur cinq grands steamers de Copenhague à Elseneur, parmi lesquels l'*Œrsted*, vapeur organisé spécialement pour l'immersion des cables sous-marins ; réception, déjeuner, promenade le long du Kategat, en face la Suède : le détroit sillonné de navires est aussi animé que ses bords sont pittoresques ; visite au château de Cronborg. Voilà une journée agréablement remplie, féconde en souvenirs pour tous les assistants. Autre réception le jeudi soir, ayant un caractère remarquable. La municipalité de Copenhague avait fait construire de vastes bâtiments en planches à l'entrée du port ; la façade du côté du chenal étant entièrement vitrée permettait de contempler la rade, de voir passer de nombreux steamers tous pavoisés, vu la circonstance. Les tables, au nombre de 44, servies par 150 garçons et couvertes d'un riche menu arrosé de vins excellents, recevaient douze cents convives ; chaque table avait un président local ; celui de la table 35, dont je faisais partie, était le « Borgerreprœsentant » Nellemann. Nous n'avons jamais assisté à un ban-

quet organisé avec autant de générosité, d'ordre, de goût. On dit que les Scandinaves sont les Français du Nord. Le compliment devrait être retourné et ce serait à nous à chercher des exemples chez ces peuples si éclairés, si intelligents et si sympathiques. L'organisation de la fête était si minutieusement réglée que chacun recevait avec son invitation le numéro de la table, celui de son porte-manteau, le menu, la liste des invités à la même table, le programme de l'orchestre et enfin les paroles des cantates de circonstance, chantées remarquablement par le chœur des étudiants. Les Scandinaves sont très musiciens ; on se rappelle, lors de la dernière Exposition universelle de Paris, le succès et la supériorité incontestable de la société chorale des étudiants de Stockolm à la salle du Trocadéro.

« Le docteur Paulli a eu l'obligeance de me traduire la première et la dernière strophe d'une de ces cantates ; les voici :

« Je connais un pays, un royaume d'origine céleste, ses confins n'ont pas été déterminés par les puissants de la terre, il n'est pas le produit des crimes et des guerres et ne gémit pas sous le joug du despotisme, un pays tellement libre que son drapeau flotte sur tous les ports, un pays qui conduit à la victoire toutes les races ; son nom est « pays des sciences. »

« Soyez les bienvenus dans nos vallées de hêtre, vous qui avez quitté les rives de la Seine ou l'azur de la Méditerranée! Vous ne voyez point ici les parvis de marbre d'une grande nation, mais vous trouvez un peuple sachant que l'or de la science est pur, appréciant comme vous les victoires de l'esprit, un peuple qui s'incline avec respect devant le drapeau de la science ! »

« Après les toasts de rigueur, peu entendus (il y avait trop de monde), mais très applaudis, les convives furent amenés sur des steamers au jardin du Tivoli par le grand canal traversant la ville ; toute la population était sur pied. On voyait des têtes partout, sur les quais, sur les ponts et les mâts des navires, dans les arbres, le tout éclairé d'abord par le crépuscule, puis par des feux de Bengale. La disposition géographique de Copenhague et la bonne organisation donnaient à cette manifestation populaire un cachet tout particulier.

« Le vendredi matin en venant chercher au secrétariat l'ordre du jour des séances, chacun put lire les lignes suivantes :

« Sa Majeste le roi a donné l'ordre que tous les membres du congrès et du comité de réception soient invités à souper chez *Leurs Majestés le Roi et la Reine*, au château de Christiansborg, le vendredi 15 août, à 8 heures et demie du soir.

« Naturellement fort peu des membres du congrès manquèrent de se rendre à cette royale invitation. Le roi et la reine de Danemark, le roi et la reine de Grèce, le prince héritier et la princesse royale, née princesse Suédoise, firent leur entrée à 9 heures et demie, les princesses en grandes toilette et couvertes de splendides parures. Le roi, la reine et les autres membres de la famille royale, adressèrent aimablement la parole à ceux qui leur étaient connus ou présentés et même à d'autres qui n'avaient pas l'honneur d'appartenir à cette catégorie.

« La conversation était en français, que tous les princes possèdent, surtout la reine et la princesse royale. Parmi les plus empressés à s'approcher des Majestés, nous avons remarqué plus d'un ardent républicain.

« La famille royale ne se retira qu'après avoir assisté au superbe souper servi dans les salons des grandes réceptions. Le roi avant de quitter, tira un petit papier de sa poche et lut très distinctement en français une adresse au congrès, à laquelle sir William Gull répondit en remerçiant les rois et les reines au nom de tous pour leur belle et cordiale réception.

« Après la séance générale du samedi et avant de prononcer la clôture du congrès, le président

Panum demanda si la proposition des médecins américains était acceptée, c'est-à-dire si l'assemblée décidait que la neuvième session aurait lieu dans trois ans à Washington. Le vote fut affirmatif. Je ne doute pas que la réception ne soit digne de nos confrères d'outre-mer. Ils nous prépareront de nouvelles surprises, mais ils ne pourront pas nous recevoir avec plus de cœur et de libéralité que nos excellents confrères de Copenhague.

« Le congrès étant terminé, je n'attendis pas la réception finale du soir et m'embarquai le samedi à 6 heures pour Gothembourg. Magnifique traversée. Pendant toute sa durée, panorama majestueux, surtout dans le golfe de Gothemberg. Connaissant déjà la Suède, je profitai, ainsi que les docteurs Mayer, de Paris, et Chibret, de Clermont-Ferrand, d'un steamer levant l'ancre pour Christiania. Nos confrères se proposent de parcourir la Norwége et de visiter la léprosie de Bergens, renfermant 400 malades. L'*Oscar Dickson* fait le service des petits ports, il navigue en longeant la côte entre les îles ; il est fort bien emménagé et c'est de son bord que je vous adresse ces lignes. Cette navigation côtière est une des plus curieuses qu'on puisse imaginer ; nous circulons au milieu d'îles de porphyre ; sauf quelques oasis verdoyantes, elles sont dénudées. La mer est splendide, nous abordons tantôt des stations

balnéaires très fréquentées, tantôt des villages bâtis sur pilotis au devant de ces rochers, lesquels n'ont pas l'aspect triste, malgré l'absence de végétation. La population est très propre et paraît fort aisée ; il paraît que la pêche est très fructueuse ; nous voyons plusieurs établissements destinés soit à fumer ou à saler le poisson soit à faire de l'huile de foie de morue.

« Je compte passer quatre jours en Norwége avant de reprendre le chemin de France ; mais cela ne concernant pas le congrès de Copenhague, je vous dis adieu, mon cher confrère, en regrettant pour vous et pour moi que vous n'ayez pas pu assister à ces belles et intéressantes réunions.

« Bien à vous,

« Dr de Valcourt,

« *Médecin à Cannes.* »

LES INSANITÉS DES QUARANTAINES

Les Insanités des Quarantaines " *The follies of quarantine* ", tel est le titre d'un article paru récemment dans le *British Medical Journal*, énumérant la série des mesures prises soit à l'entrée des ports, soit à l'entrée des frontières et même des villes, depuis l'invasion du choléra à Toulon par les autorités françaises, italiennes et espagnoles ; ce titre nous paraît pleinement justifié, aussi l'adoptons-nous.

En analysant d'un côté les précautions prises, de l'autre les résultats obtenus, nous n'hésitons pas à croire que les nations latines devront changer de système. L'expérience est là pour condamner tout ce qui a été fait pendant cette dernière épidémie.

Lorsque la présence du choléra fut bien constatée dans les ports du Levant et notamment à Alexandrie, les mesures de quarantaine les plus minutieuses furent appliquées en France, ce qui n'empêcha pas le fléau de faire son apparition à Toulon, où il pénétra par une "fissure" que les princes de la science furent impuissants à découvrir ; la maladie fit de rapides progrès et malgré l'organisation des cordons sanitaires les plus variés et les plus fantastiques, le fameux bacille à virgule fit son apparition à Marseille et sur bien d'autres points. Les nombreux ouvriers Italiens renvoyés faute de travail, ne purent rentrer dans leur patrie qu'après un séjour très prolongé sur la frontière ; des milliers de ces malheureux entassés près de Vintimille, mal nourris, couchés sur de la paille non renouvelée, souillant de leurs déjections le pourtour de leur campement, ne furent ainsi admis à rentrer chez eux qu'après avoir, par leur agglomération, préparé le meilleur "bouillon" imaginable pour la reproduction des microbes. Quoi d'étonnant à ce que beaucoup d'entr'eux, arrivés sains au moment de leur détention quarantainaire, soient partis plus ou moins entamés ou du moins singulièrement affaiblis et par conséquent plus aptes à recevoir tout germe morbigène ?

Tout le long de la frontière italienne, mêmes

précautions, mêmes rigueurs. Pour les navires c'était encore bien pire. Résultats acquis, le choléra se répand par des "fissures" à Naples, à Rome, à la Spezzia, à Gênes, etc.

Du côté de l'Espagne, mesures analogues ; un cordon de troupes empêche tout voyageur de franchir les Pyrénées ; un malheureux voulant passer quand même près de Luchon, est tué roide par une sentinelle. Un Français écrivait de Pertuis, route de Barcelone, qu'introduit dans le local de la quarantaine, il le trouva si sale, si dégoûtant, qu'il préféra renoncer à son voyage en Espagne et retourner en France ; mais on ne voulut pas le laisser sortir et le forcer à rester dix jours dans ce chenil, malgré sa décision de rebrousser chemin ; il réussit à s'échapper non sans entendre deux balles siffler à ses oreilles.

Voici ce qu'écrivait un autre Français dans une lettre datée du lazaret de Fontarabie, Planta-Baya, 15 septembre. « Nous sommes dans un véritable marais ; les dortoirs sont établis dans des écuries mal fermées par des planches où l'air et la pluie font rage, surtout dans ce pays ou les pluies sont fréquentes ; nos lits sont souvent inondés. Quant à la salle à manger, elle est établie sous un hangar à peine clos. Nous ne pouvons sortir que malades d'un endroit aussi insalubre. »

Nous trouvant dernièrement à Orthez, nous dé-

sirâmes aller visiter le lazaret d'Irun, mais n'ayant pas envie d'y passer dix jours, nous prîmes par un ami, auprès du sous-préfet de Bayonne, des informations ; voici sa réponse télégraphique : « Quarantaine rigoureusement obligatoire franchissant frontière ; absolument aucune exception, précautions inénarrables. » Naturellement nous y renonçâmes, et nous lûmes quelques temps après dans *le Figaro*, les spirituels articles de notre ami Albert Millaud, racontant sa captivité. Encore était-il dans les privilégiés ; les conditions du lazaret avaient été très améliorées pour les riches, mais hélas, que devenaient les pauvres, obligés de rester à la frontière, la bourse plate ? Les quarantaines maritimes étaient terribles. Résultat : Apparition du choléra sur plusieurs points de l'Espagne, terreur de la population.

Une fois le fléau bel et bien pénétré par des « fissures » en France, en Italie, en Espagne, que se passe-t-il ? Pendant que Marseille était contaminé, on y obligeait des navires n'ayant aucun malade, mais venant d'Alexandrie, à subir la quarantaine. Alors que l'épidémie était sur son déclin en France, les navires allant de Marseille à Gênes, étaient tenus aux mêmes mesures vexatoires, dans cette ville qui était elle-même beaucoup plus atteinte que la ville française.

Pendant ce temps, les navires traversant la Méditerranée, à moins d'avoir des malades à bord, étaient admis en libre pratique en Angleterre ; le commerce britannique était florissant. Au contraire le capitaine du steamer français *les Vosges* faisant les escales de la Méditerranée, écrivait que, malgré l'état sanitaire parfait de son équipage, il avait dû subir dans un seul voyage, à différentes échelles, quarante deux jours de quarantaine, tout cela parce que son navire appartenait au port de Marseille.

Je connais personnellement une famille portugaise demeurant à Paris, qui a attendu trois mois pour s'embarquer à Bordeaux en destination de Lisbonne ; toute provenance française étant prohibée, tandis que le commerce anglais et allemand était parfaitement libre.

En résumé, les pays qui continuent à exiger des quarantaines rigoureuses, ont été, malgré cela, victimes du choléra ; ceux, au contraire, qui se sont bornés à surveiller les provenances, mais sans exiger des mesures générales, ont été épargnés. Et qu'on ne dise pas que c'est une affaire de climat ; l'Angleterre a été à plusieurs reprises et gravement ravagée par le choléra. Non, son immunité actuelle tient au système de protection intelligente et aux progrès de l'hygiène dans ce pays.

Un navire contaminé arrive-t-il en Angleterre?

les malades sont mis à part et soignés, les linges et marchandises douteuses sont désinfectés, mais les passagers sains et les colis non dangereux peuvent débarquer. Dans ces conditions, s'il y a un malade, personne n'a intérêt à le cacher et s'il y a quelques individus ou quelques objets contaminés, ils sont mis à part ; tandis que avec le système quarantainaire des races latines, cherchant à éviter toutes ces mesures vexatoires, on est amené à dissimuler; de là les fameuses fissures introuvables, de là des paniques dans les populations, de là la ruine du commerce français. Avec une faible partie des millions perdus grâce à la quarantaine de Marseille, on aurait pu installer dans toutes les maisons de la cité phocéenne, des water-closets en porcelaine et bâtir des égouts en marbre.

Dans nos villes, on continue à distribuer pour la boisson, des eaux polluées et à autoriser les propriétaires, de Toulon par exemple, à ne pas avoir des cabinets d'aisance dans leurs maisons. Les locataires sont abonnés à des lieux publics, s'ils sont bien portants ils s'y rendent, mais quand ils sont malades, comment faire? Leurs déjections sont versées dans les ruisseaux. Quant aux autorités sanitaires, à leurs quarantaines d'observation et à leurs lazarets, elles rappellent les us et coutumes de la Sainte Inquisition.

L'Union Médicale publiait ces jours-ci un article intitulé : *Les distributions d'eau potable et le choléra asiatique*, renfermant les faits suivants :

« Avant 1851, Manchester buvait des eaux de puits ou celles de l'Iwell, les unes et les autres également polluées. En 1832 il y eut dans la ville 890 décès cholériques, et en 1848, on en compta 1,115. Une distribution d'eau pure fut instituée en 1851. Aussi, en 1854, on enregistra 50 décès cholériques. En 1866, cette mortalité fut de 88 décès seulement. »

« De même à Glascow, où avant 1859 la Clyde, rivière polluée par les localités situées au-dessus de la ville, fournissait d'eau les divers quartiers ; en 1832, la mortalité cholérique s'y éleva à 2,842 ; en 1849, à 3,772, et en 1854 à 3,886. Pendant l'épidémie de 1866, la ville qui avait été alimentée en eaux pures depuis 1859, ne comptait que 68 victimes. »

« La contamination par les eaux d'égouts, n'est pas moins à craindre ; j'en trouve la preuve dans le fait suivant, qui, loin d'être inédit, mérite cependant d'être rappelé ailleurs qu'à Londres. Après une épidémie de choléra qui s'était traduite en août par 26 cas, on signale le 1er septembre la brusque invasion de la maladie dans le sous-district de Berwick, au voisinage d'un puits de Broad Street, puits situé au centre du quartier infecté.

En 24 heures, la mortalité atteignit son chiffre le plus élevé, pour ne s'éteindre que le 20 septembre, après avoir fait dans ce seul quartier 609 victimes en vingt jours. L'enquête fit connaître que 78 heures avant l'agression cholérique, un enfant avait succombé du choléra asiatique au numéro 40 de Broad Street. Ses déjections furent projetées dans le ruisseau qui coule à quelques pieds du puits. Or ce puits était d'usage populaire ; on rechercha la qualité de ces eaux ; elles contenaient 7,72 pour 1000 de matières organiques et 1,37 pour 1000 de sels minéraux. Toutes les victimes consommaient de cette eau. En outre, une vieille femme et sa nièce, habitant dans un quartier éloigné n'employaient pas d'autre eau que celle de ce puits. Toutes deux succombèrent tandis qu'aucun cas de choléra ne fut observé dans leur voisinage. »

A propos de la très intéressante communication à l'Académie du Dr Daremberg sur les eaux polluées puisées dans la Seine, pour la consommation parisienne, le Dr Hérard rappelait qu'en 1865, étant médecin à l'hôpital Lariboisière, il remarqua que tous les malades cholériques venaient de Montmartre, et s'informa de la provenance des eaux potables de ce quartier, or il acquit la preuve que ces eaux étaient puisées dans la Seine, près de Saint-Ouen.

Le Dr de Villiers, dans la séance suivante, résumant les rapports des médecins de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée sur l'invasion cholérique, disait que le village de Solliés-Pont, près Toulon, était alimenté seulement par un puits situé près des maisons et contaminé par leurs déjections ; toutes les autres conditions hygiéniques n'avaient rien de défavorable ; or la population de ce village fut décimée en 1865 et gravement atteinte cette année, tandis que les villages voisins étaient indemnes ou très peu frappés.

Rapprochons ces faits de celui si bien mis en lumière par le Dr Dionis des Carrières, d'Auxerre, à propos de l'épidémie typhoïde qui ravagea cette ville il y a deux ans ; l'eau était fournie à certains quartiers par un puits, aux autres par un canal ; les maisons alimentées par le canal furent seules atteintes, or la contamination de la source au point de départ du canal fut clairement démontrée. Enfin dernièrement à Gênes, l'eau amenée par l'aqueduc Nicolai, fut reconnue souillée, on suspendit la distribution de cette eau et l'épidémie cholérique subit immédiatement une décroissance des plus caractéristiques.

Conclusion. Pas de quarantaines générales, ni terrestres, ni maritimes, en Europe ; le nombre des

voyageurs étant trop considérable et les relations commerciales trop importantes pour qu'il ne se produise pas des "fissures", quelque soin qu'on y prenne ; mais, mesures sanitaires, isolement des malades, désinfection des linges, des appartements, etc., installation de water-closets à syphon dans chaque maison, écoulement des eaux ménagères et de vidange par une canalisation distincte de celle destinée aux eaux pluviales, et surtout distribution d'eau potable parfaitement pure.

1597 — Imp. Typ. et Lith. F. Robaudy, rue Hoche, Cannes.